

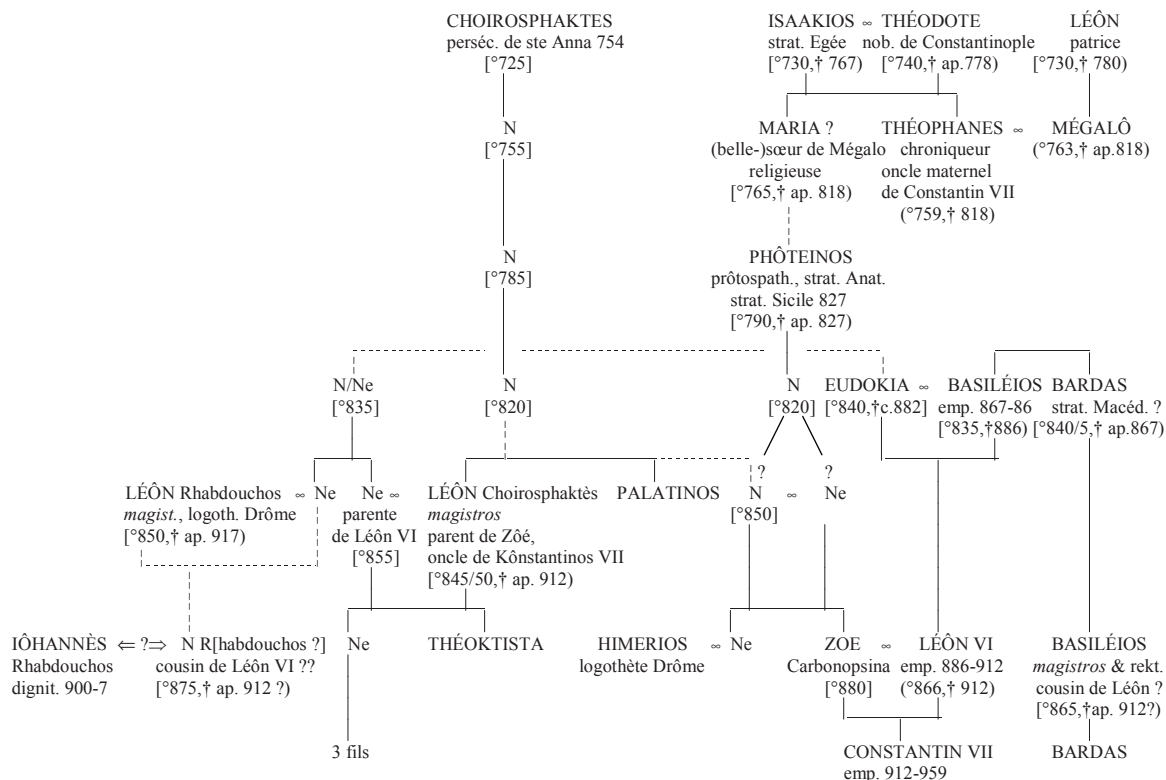
DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE

Christian Settipani

**CONTINUITÉ DES ÉLITES À BYZANCE
DURANT LES *SIÈCLES OBSCURS***

LES PRINCES CAUCASIENS ET L'EMPIRE DU VI^e AU IX^e SIÈCLE

DE BOCCARD



f) Les filles de Basile I^{er} et de Léôn VI

L'auteur de la Vie de Basile dit que Basile avait plusieurs filles, qui entrèrent toutes au couvent de sainte Euphémie¹. Leurs noms sont fournis dans la description des tombeaux impériaux par Constantin Porphyrogénète : Anastasia, Anna, Hélène, et Maria². Anna est mentionnée, seule, dans la Vie de Constantin le Juif³. On ignore bien entendu qui était la mère de ces filles. Il doit s'agir pour la plupart d'entre elles d'Eudokia, mais il n'est pas exclu que l'aînée au moins soit née de Maria.

- Constantin Porphyrogénète, dans sa description des tombeaux des familles impériales byzantines mentionne deux filles de Léôn VI et de Zôé, toutes deux prénommées Anna et enterrées dans un sarcophage en marbre de Proconèse⁴. Il est évident que le texte de Constantin est altéré à cet endroit et que Léôn n'a pas eu deux filles nommées Anna

¹ Théoph. cont., p. 264.

² Const. Porph., *De Cer.*, II, 42 : « A gauche, se trouve le sarcophage, avec des sculptures, dans lequel repose Anastasia, fille de Basiléios, l'empereur ami du Christ. A droite du même oratoire ... se trouve un autre tombeau ... dans lequel reposent Anna et Hélène, filles de Basiléios, l'empereur ami du Christ, et Zôé, mère de Constantin, couronné par Dieu et Porphyrogénète, le bienheureux empereur, petit-fils de Basiléios. Dans le monastère des Archistratégoi ou Saint-Michaël, ..., repose Maria, fille de l'empereur Basiléios » (p. 648-9).

³ *Vita Constantini olim Iudaei*, c. 70 : « Anna, sœur de l'empereur » (*AASS*, Nov. IV, col. 648-9). La valeur de cette biographie serait très mince selon O. KRESTEN, 2000, p. 192, n. 75 *in fine*, mais S. TOUGHER, 1997, p. 17, considère au contraire qu'elle est de très bonne note, et que son auteur est contemporain de Léôn VI.

⁴ Const. Porph., *De Cer.*, II, 42 : « Autre (sarcophage) dans lequel repose Théophanô, première épouse du bienheureux Léôn, et sa fille Eudokia ; un autre, en marbre de Bithynie, dans lequel repose Zôé, deuxième épouse du même Léôn ; un autre en marbre de Thessalie dans lequel repose Eudokia, troisième épouse du même seigneur Léôn, surnommé Baianè ; un autre, en marbre de Proconèse, dans lequel reposent Anna et Anna, filles du bienheureux Léôn et de Zôé ».

avec la même épouse¹. Comme on sait qu'une des filles de Léôn s'appelait Eudokia, l'éditeur J. Reiske suggère de corriger 'Anna et Anna' en 'Anna et Eudokia'². Cela est peu probable paléographiquement et exclu sur le plan historique puisqu'Eudokia a déjà été mentionnée deux lignes plus haut et qu'elle n'était pas fille d'une Zôé mais de Théophanô³. On pourrait penser que Constantin a mis ensemble par erreur deux filles de Léôn prénommées Anna, l'une née de Zôé Zautzaina, l'autre née de Zôé Carbonopsina, dont la première est bien connue, et la seconde serait attestée dans une inscription que l'on va étudier ci-après. Mais une erreur de cette importance serait unique dans ce chapitre de Constantin Porphyrogénète qui indique avec soin et correctement les relations de parenté. L'hypothèse d'une erreur est d'autant moins crédible qu'il s'agit ici de sa famille proche (il est question de ses propres sœurs)⁴. De toute manière, on voit que Constantin énumère consciencieusement et successivement les quatre épouses de Léôn : Théophanô et sa fille Eudokia, Zôé (Zautzaina), Eudokia Baianè et enfin les deux filles de Zôé. Cette dernière n'est pas autrement identifiée parce qu'elle est enterrée ailleurs et sera traitée indépendamment plus tard, non pas comme quatrième épouse de Léôn mais bien comme la mère de Constantin lui-même⁵. « Anna et Anna » sont donc explicitement attribuées à la quatrième épouse de Léôn. Le seul problème porte donc sur le nom de l'une des deux. W. Ohnsorge propose « Anna et Héléne » qui sont relativement proches en grec (αννα / ελενη). Mais l'équivalence ne semble pas évidente à O. Kresten qui suggère plutôt « Anna et Anastasia »⁶. L'une ou l'autre correction est vraisemblable dans la mesure où Léôn a deux sœurs nommées l'une Anastasia et l'autre Héléne. La suggestion de O. Kresten est paléographiquement plus attrayante. En revanche, W. Ohnsorge pense trouver une autre référence pour son Héléne en faisant intervenir une inscription de la Corne d'Or, qui cite :

« Léôn, empereur, Kônstantinos, Alexandros, Anna, Héléne, Maria, porphyrogénètes ».

Malheureusement, l'interprétation de cette inscription est délicate.

Pour les hommes, il n'y a pas de difficulté puisqu'il s'agit de Léôn VI, de son frère Alexandros et de son fils Constantin VII. Cela permet de dater l'inscription de 905

¹ Encore que DOWNSET a suggéré que Léôn aurait pu en effet nommer successivement deux de ses filles pareillement après le décès prématuré de l'une d'entre elles. C'est oublier l'existence d'Anna, fille de la première Zôé. Que Léôn ait agi ainsi une fois, c'est possible en effet, mais il est peu croyable qu'il l'ait fait deux fois.

² J. REISCHKE, *ad. loc.*, II, 1830, p. 764, suivi, *e. g.*, par G. KOLIAS, 1952, p. 343.

³ Les mêmes remarques ont été faites indépendamment par O. KRESTEN, 2000, p. 187, n. 62.

⁴ Ajoutons que Constantin VII ne cite pas de mémoire mais que les sarcophages étaient certainement inscrits : C. MANGO, 1995, p. 115.

⁵ *Supra*, p. 270, n. 2.

⁶ O. KRESTEN, 2000, p. 187-8, n. 62 & p. 209, n. 1.

(naissance de Constantin VII) à 912 (mort de Léon VI)¹. La question est moins évidente pour les femmes. Certains ont cru qu'il pourrait s'agir, au moins pour certaines d'entre elles, de filles de Léon VI. Ainsi, G. T. Koliass et W. Ohnsorge pensent que les deux premières, Anna et Héléne seraient des filles de Léon, et Maria serait sa sœur². D'autres auteurs, plus nombreux, considèrent qu'il s'agit de sœurs de l'empereur³.

Pourtant O. Kresten préfère y voir trois filles de Léon VI : Anna, la fille de Zôé Zautzina, qui vivrait donc encore à Byzance en 905/912, Maria et Héléne, sans doute des filles de Léon et de Zôé Carbonopsina, nées entre 905 et 912. Mais on cherchera en vain une preuve de cet agencement. Ni Maria ni Héléne ne sont attestées comme filles de Léon et de Zôé. Elles ne sont pas citées dans la nécrologie du Porphyrogénète, ce qui signifierait qu'elles vivaient encore lors de la rédaction de l'ouvrage. On s'étonne alors de n'en trouver aucune trace ni dans les chroniques ni ailleurs chez Constantin.

J'admets que l'argument n'est pas péremptoire. Toutefois, hypothèse pour hypothèse, il vaut mieux en choisir une qui ne soulève aucune difficulté. N'est-il pas plus simple *a priori* de considérer, avec S. Tougher, que les porphyrogénètes sont les trois sœurs de Léon citées dans le même ordre par Constantin Porphyrogénète ? Cette identification a l'avantage de ne faire intervenir que des personnages attestés par ailleurs. Après son fils et son frère, on trouverait donc, assez naturellement, les sœurs de Léon. On ignore à quel moment sont décédées les filles de Basile, et rien n'interdit de penser que les trois dernières ont survécu après 905 (elles auraient eu alors entre trente-cinq et quarante ans seulement)⁴. Anna est citée dans la Vie de Constantin le Juif, on ignore à quelle époque, mais durant le règne de Léon, ce qui montre qu'elle atteignit l'âge adulte⁵. Certes, Basile avait encore une autre fille, Anastasia, qui ne figure pas sur l'inscription. Mais cette absence s'explique facilement, soit parce qu'elle n'était pas porphyrogénète, soit parce qu'elle était déjà décédée à ce moment, et sans doute même pour les deux raisons à la fois⁶.

¹ Voir en dernier lieu O. KRESTEN, 2000, p. 190-1.

² G. T. KOLIASS, 1953, p. 343-5 ; W. OHNSORGE, 1953, p. 78-81. Pour G. Koliass, le cas d'Héléne est indécis.

³ P. SCHREINER, 1971, p. 245 ; C. MANGO, 1973, p. 22, n. 35 ; S. TOUGHER, 1997, p. 228, n. 64 ; O. KRESTEN, 2000, p. 188-192.

⁴ G. T. KOLIASS, 1953, suppose que Héléne est morte jeune parce que Constantin Porphyrogénète parle de son sarcophage comme d'un « Larnakion mikron », un « petit sarcophage », ce qui montrerait qu'elle serait morte encore enfant. Mais on a montré depuis l'inanité de l'argument : la mère de l'impératrice Théodora était elle aussi enterrée dans un « larnakion mikron », et elle était assez âgée pour avoir bien connu ses petits-enfants. Voir *supra*, p. 165, n. 2.

⁵ O. KRESTEN, 2000, p. 192, n., se demande si l'empereur dont Anna est la sœur est bien Léon VI. Mais sa position me paraît hypercritique : voir plutôt S. TOUGHER, 1997, p. 17.

⁶ Constantinos et Bardas, les autres fils de Basile, n'étaient pas porphyrogénètes, et de toute façon décédés. Stéphanos, mort depuis 893, est exclu aussi en tant qu'ecclésiastique.

Dans ces conditions, rien ne prouve que Léôn VI ait eu une fille du nom d'Hélène. Aussi, la suggestion de O. Kresten concernant le nom des filles de Léôn figurant dans la nécrologie : Anastasia pour Anna, plus facile sur le plan paléographique, est préférable.

Christophoros, « gendre » de Basile

Christophoros, domestique des scholes en 872 et vainqueur de la bataille de Téphriké, était le γαμβρος de Basile¹, mot qui signifie gendre la plupart du temps². Il est clair qu'il ne pouvait avoir épousé une fille issue de l'union entre Basile et Eudokia, ce qui a conduit certains à supposer qu'il était plutôt le beau-frère de Basile, époux d'une de ses sœurs³, voire même un parent plus lointain, un proche d'Eudokia Ingerina⁴. S'il est légitime de chercher de tels expédients lorsque le mot *gambros* ne peut avoir en aucun cas le sens de gendre⁵, il faut d'abord privilégier, en bonne critique ce sens naturel lorsque rien ne s'y oppose. Or, plusieurs historiens ont bien noté qu'une fille de Maria, née c. 855/860⁶, aurait pu être en 872 l'épouse de Christophoros. Certains auteurs ont supposé qu'il pouvait s'agir de Maria, dont on sait qu'elle fut enterrée à part de ses sœurs et qui avait donc peut-être été sécularisée un temps⁷. Mais cette Maria ne peut être la fille de Maria, dont elle porte le nom. Elle a probablement été enterrée à part parce qu'elle a survécu assez longtemps à ses sœurs. Par ailleurs, l'inscription de la Corne d'Or, si les identifications retenues sont correctes, montre que les trois dernières filles de Basile au moins – dont Maria – sont porphyrogénètes, donc nées après son avènement, évidemment de son union avec Eudokia⁸. La seule possibilité concerne donc Anastasia, qui ne figure pas sur l'inscription de la Corne d'Or. Elle aussi fut enterrée à part de ses sœurs. Certes, dans la même église qu'Anna et Hélène, mais non dans le même tombeau que celles-ci, qui reposaient ensemble.

Même si on admet que Basile n'a pas souhaité que ses filles contractent des alliances et qu'il les a enfermées dans un couvent pour cette raison, cette politique n'a pu intervenir

¹ Sym. mag., c. 132, 7, p. 263 WAHLGREN (p. 690 Bonn) : « Christophoros, son γαμβρος ».

² S. BINON, 1938, p. 388 sqq.

³ Ainsi, par exemple, C. SETTIPANI, 1991, p. 14, n. 1.

⁴ Ainsi, S. TOUGHER, 1997, p. 227-8.

⁵ Ainsi, par exemple, pour les *gambroi* du patriarche Phôtios.

⁶ A. VOGT, 1934, p. 400, reconnaît que pour qu'une fille de Basile ait pu épouser Christophoros, elle doit être née vers 855/860. S. TOUGHER, 1997, p. 227-8, refuse formellement cette hypothèse parce qu'il admet que toutes les filles de Basile sont issues d'Eudokia. Christophoros serait nécessairement pour lui un beau-frère de Basile, voire un proche parent d'Eudokia Ingerina. Mais on ne peut affirmer que l'aînée des filles de Basile était bien née d'Eudokia.

⁷ Voir A. VOGT, 1934, p. 400 ; C. MANGO, 1973, p. 22, n. 35 ; M. HERLONG, 1986, p. 78.

⁸ O. KRESTEN, 2000, p. 208, b), suggère, avec prudence, qu'Anna pourrait être plutôt issue de Maria et morte jeune. Mais pour ce faire, il doit écarter à la fois le témoignage de la *Vita Constantini* et l'interprétation la plus naturelle de l'inscription de la Corne d'Or qui désigne Anna avec l'épithète de porphyrogénète. Enfin, il néglige le fait que Constantin Porphyrogénète cite, dans sa nécrologie, d'abord Anastasia et ensuite Anna. Les trois points se conjuguent pour faire d'Anna la première fille d'Eudokia, et qui aurait survécu au moins jusqu'en 905.

Anna, fille de Léôn VI ¹

Revenons maintenant sur les filles de Léôn VI. La première, Eudokia, fille de Théophanô, mourut au berceau. La suivante, Anna, était assurément, quoi qu'on en dise parfois, la fille de Zôé Zautzina. Viennent ensuite les fameuses « Anna et Anastasia (?) », filles de Zôé Carbonopsina². Pour W. Ohnsorge, ces deux filles seraient nées avant Constantin Porphyrogénète, donc avant 905. Il considère donc que l'introduction de Zôé Carbonopsina au palais en mai 903, pourrait être rapprochée de la naissance de sa fille. Toutefois, rien ne prouve qu'Anna et Ana(stasia ?) sont nées avant Constantin. Seule Anna se trouve mentionnée ensuite par les chroniqueurs.

En 911/2, une lettre du patriarche Nicolas le Mystique, écrite lors de la polémique concernant le quatrième mariage de Léôn VI, fait allusion au troisième mariage de l'empereur en rappelant, qu'à l'époque, cette union exceptionnelle avait été justifiée par l'absence d'impératrice à Byzance, la fille unique de Léôn ayant été promise à un (prince) Franc, cousin (ἀνεψιός)³ de Berthe de Toscie, auquel il était advenu depuis une certaine infortune⁴ ; puisqu'Anna devait partir en Occident, il fallait la remplacer et trouver une nouvelle impératrice, donc une nouvelle femme pour Léôn.

En 900, Léôn VI, en l'absence d'épouse, avait donc couronné impératrice (*augousta*) sa fille unique⁵. D'après Nicolas le Mystique, elle aurait été fiancée à cette époque à un prince Franc, unanimement identifié à Louis III l'Aveugle. La très grande majorité des historiens admet donc qu'Anna est partie en Occident épouser son prince⁶, mais quelques auteurs croient plutôt que le projet d'union n'a pas abouti et qu'Anna est

¹ Le chapitre qui suit est une reprise de mon travail, C. SETTIPANI, 1991, p. 6-9, mais entièrement refondue pour tenir compte des critiques soulevées depuis, notamment dans l'article de O. KRESTEN, 2000 (j'en profite pour remercier F. Bougard d'avoir attiré mon attention sur cet article). Sur ce travail, voir le résumé de E. KISLINGER, *BZ*, 97, 1 (2004), p. 366-7.

² On a vu que ces deux filles sont certainement les filles de Zôé Carbonopsina et non de Zôé Zautzina comme le soutient O. KRESTEN, 2000, *stemma*, p. 208/9.

³ Le mot ἀνεψιός peut signifier aussi bien cousin que neveu à Byzance. Certains l'ont donc traduit par neveu, mais il est évident que c'est le premier sens qui s'impose.

⁴ Nikolaos Mystikos, *Epistolae* 32 : « Le troisième mariage, ai-je dit à l'empereur, était déjà indigne de ta Majesté, mais il avait une excuse dans l'accord que tu avais conclu avec le Franc. Car il était convenu que tu lui destinais comme épouse ta fille unique. C'était ce cousin (ἀνεψιός) de Berta auquel il est arrivé l'infortune que l'on sait » (*PG*, CXI, col. 199 = p. 218-20 JENKINS : juin 911/août 912, *cf. PG*, col. 197, n. 32).

⁵ Pour la chronologie, voir la synthèse récente de O. KRESTEN, 2000, p. 172-174.

⁶ Voir notamment A. HOFMEISTER, 1914, p. 38 & n. 2 ; R. POOLE, 1912, p. 308-9 ; C. W. PREVITE-ORTON, 1914, & 1922, p. 149 ; W. OHNSORGE, 1952, p. 321-324 et 1958 ; R. JENKINS, etc..., 1962, n. 13/207 p. 67 ; R. HIESTLAND, 1964, p. 92-96 ; E. HLAWITSCHKA, 1976 ; M. HERLONG, 1986, p. 80-1. Ces auteurs et de nombreux autres sont cités par O. KRESTEN, 2000.

Mais on pourrait allonger considérablement la liste des historiens qui acceptent le mariage d'Anna et la naissance de Charles Constantin qui en résulte, par exemple : H. RÜDT von COLLENBERG, 1964 p. 59 & n. 3 ; K. F. WERNER, 1965, p. 464, n. 16-17 ; P. KARLIN-HAYTER, 1967 (= 1981, n° XIII), p. 24-25 ; K. LEYSER, 1973, p. 40 & n. 66-67, p. 57 ; D. ZAKYTHINOS, 1979, p. 144 ; S. de VAJAY, 1980, p. 615 n. 61 ; M. L. BIERBRIER, 1980, p. 86 ; C. SETTIPANI, 1991, p. 6-9 ; *Id.* 1993, p. 378-9 ; J. HERRIN, 1995, p. 67 ; D. J. JACKMAN, 2000, p. 23 ; J.-M. MARTIN, 2000, p. 640, n. 177 ; F. MAZEL, 2003, p. 139, n. 29.

morte, sans doute jeune, à Byzance¹. Tout récemment, O. Kresten vient de publier un long article qui nie la réalité de ce mariage². L'essentiel de son travail est d'ailleurs consacré à souligner certaines incohérences dans les arguments des partisans du mariage effectif d'Anna et de Louis III³. Mais ces incohérences, incontestables, permettent-elles d'écarter avec autant de force que le fait O. Kresten, l'idée même du mariage ?⁴

Lorsqu'il en arrive enfin à sa propre démonstration, l'auteur admet d'ailleurs qu'il ne peut écarter totalement la réalité du mariage, mais qu'il le juge extrêmement improbable. En effet, dit-il, pour affirmer que le mariage a eu lieu les auteurs antérieurs ne se fondent que sur le double nom de Charles Constantin, alors qu'en réalité le silence des sources byzantines et occidentales prouve pratiquement qu'il n'a jamais été

¹ Notamment J. GAY, 1904, p. 153-5, qui, le premier avait vu l'importance de la lettre de Nicolas pour la question mais s'était refusé, pour des questions chronologiques à accepter la réalité du mariage. Il a été suivi par G. KOLIAS, 1953. S. TOUGHER, 1997, p. 147-8, est indécis. Il penche plutôt pour la négative mais exprime cette opinion seulement en note (p. 148, n. 77), gardant une attitude plus nuancée dans son texte. On ne peut citer ensuite que la position très ferme de O. KRESTEN, 2000.

² O. KRESTEN, 2000. J'ai également pris en compte ici des arguments avancés lors d'une discussion à ce propos sur le site généalogique *soc.genealogy.medieval* en février/mars 2003. Il s'en faut que tous ces arguments soient valables et certains ne reposent d'ailleurs que sur la méconnaissance des sources, mais quelques uns méritent d'être discutés.

³ Dans cet article de quarante pages (p. 171-211), extrêmement bien documenté, O. Kresten « s'attriste » de trouver l'idée du mariage d'Anna avec Louis III si répandue chez les historiens, byzantinistes et médiévistes, en dépit de bases extrêmement fragiles. On va revenir ici sur les conclusions affirmées avec tant de force par l'auteur, mais on peut noter immédiatement, que sur les quarante pages que compte l'article, les trente premières (p. 171-200) consistent en une revue de détail des opinions – et des erreurs incontestables – des historiens antérieurs, et les cinq dernières (p. 207-211) en un commentaire d'un tableau généalogique de la dynastie des Macédoniens. De la sorte, la démonstration propre à O. Kresten est toute entière contenue dans les pages 200-206.

⁴ Indépendamment de O. Kresten, la question de la naissance de Charles Constantin a été longuement débattue dans un forum de généalogie sur internet en 2003 (qui revient périodiquement sur ce thème pour ergoter infiniment sans rien avancer de nouveau). L'un des participants, Igor Sklar, y a fermement contesté lui aussi, la réalité du mariage et de la maternité d'Anna. Il s'appuie sur la démonstration suivante :

- 1) Anna est née un an avant le décès de sa mère, donc en 896 ; elle ne peut donc être la grand-mère de Constantia de Provence, née vers 920 ;
- 2) Léon VI était obsédé par sa succession ; il n'a donc certainement pas envoyé à l'autre bout du monde son unique enfant ; donc Anna n'aurait pu partir qu'après la naissance d'un autre enfant de Léon ; mais cet autre enfant est Anna II, née en 903, et donc Anna était morte à ce moment ; elle n'a donc jamais quitté Byzance où elle est morte jeune ;
- 3) les Byzantins ont été assez arrogants pour rejeter les propositions de mariage de Charlemagne ; ils n'ont jamais reconnu le titre impérial des empereurs d'Occident aux IX^e et X^e s. ; ils n'ont donc certainement pas accepté de donner une de leur fille à un prince si insignifiant que Louis III ; cela aurait été le premier mariage d'une princesse byzantine en dehors de l'Empire et qui plus est avec un prince barbare (franc) ; une telle union, aussi extraordinaire, n'aurait pas manqué d'être soulignée par les chroniqueurs ; or aucun n'en parle, pas même Constantin Porphyrogénète dans son chapitre sur le roi Hugues où il aurait dû faire allusion au mariage de sa sœur et à l'existence de son neveu ;
- 4) on ne comprend pas non plus pourquoi Anna aurait dû être mariée si jeune (à douze ans), alors qu'on voit bien que la politique constante des empereurs macédoniens a toujours été de placer leurs filles dans des couvents ;
- 5) de toute manière, Charles Constantin ne saurait être le fils d'Anna, puisqu'on sait par ailleurs qu'il était un enfant illégitime (c'est l'opinion de très nombreux historiens confirmée par le fait qu'il ne succéda pas à son père)

Quelques uns de ces arguments (jeune âge d'Anna, bâtardise de Charles Constantin, silence des sources) se retrouvent chez O. Kresten et seront discutés tout au long dans ce chapitre. Disons très rapidement un mot de l'ensemble :

- 1) On ne sait pas quand Anna est née, rien n'oblige à placer sa naissance en 896 ou 899 ; d'autres indices suggèrent une naissance dès 887 (voir *infra*) ; *idem* pour Constantia de Provence, née vers 920/925 si elle figure bien comme mariée déjà sur un acte de 936/7, mais peut-être seulement en 925/930 si on écarte cet acte unique (C. SETTIPANI, 1991).
- 2) on peut toujours débâter sur les obsessions et les priorités de Léon VI : le fait est qu'il a décidé effectivement de marier sa fille au loin et cela en 900, non en 903 ; on est au moins sûr de cela, quoi qu'il en soit de la réalité du mariage ;
- 3) même s'ils ne s'en sont pas toujours vantés, les Byzantins ont marié plusieurs de leurs princesses à des princes étrangers du VII^e au IX^e s. ; Anna n'est en rien une exception ; le silence des chroniqueurs est, on le verra, assez normal et conforme à leur attitude en de semblables circonstances, pourtant non douteuses ;
- 4) Anna a été mariée à l'âge normal du mariage pour une jeune princesse ; Léon avait d'excellentes raisons de le faire à ce moment ; quant aux pratiques matrimoniales des empereurs macédoniens, elles ne s'opposent en rien à cette union ; à la génération suivante, ils marieront une autre Anna à un prince de Kiev ; d'ailleurs ce qu'ils cherchaient à éviter, ce n'est pas tant de marier leurs filles que de les marier à des aristocrates byzantins, susceptibles de leur disputer ensuite la couronne ; mais même là, la règle n'est pas intangible puisque Basile a pour 'gambros' (gendre ou beau-frère) le puissant Christophoros (*supra*, p. 279 sqq.) ;
- 5) on verra que la prétendue bâtardise de Charles Constantin ne repose que sur un contresens d'un texte de Richer, fait par quelques historiens au siècle passé et suivis sans contrôle depuis, y compris par ceux qui acceptent la maternité d'Anna.

concrétisé¹. L'origine du double nom de Charles Constantin reste tout bonnement inconnue².

Fort bien, mais à partir des mêmes prémisses, je tire des conclusions toutes opposées : les détracteurs du mariage ne peuvent avancer que le silence des sources, alors que sa réalité semble extrêmement probable en raison du double nom de Charles Constantin.

Tout le débat tourne en fait autour du poids respectif que l'on accordera à ces deux arguments. Faut-il privilégier l'*argumentum a silentio* ou la transmission onomastique ? Pour ma part, je ne doute pas de la faible importance qu'il faut accorder au silence des sources, même multiples, et en revanche je suis persuadé de la très grande valeur symbolique de la transmission des noms au sein des familles aristocratiques occidentales. Mais pour mieux juger, il convient de repartir des sources :

La date de naissance d'Anna

Anna est nommée impératrice à Byzance (*augousta*) au début de l'année 900 pour palier le décès de la femme de Léon VI à la fin de 899³ ; O. Kresten soutient qu'elle pouvait alors être une toute jeune fille puisqu'on ignore les attributions réelles d'une *augousta*⁴. Mais ces attributions n'étaient certes pas négligeables puisque Léon VI a pu user de l'argument pour créer à toute force une *augousta*, dont la fonction est alors, semble-t-il, essentiellement représentative⁵. Passe qu'Anna ait pu être encore une enfant, mais certainement pas un bébé d'un an⁶. Il semble certain qu'Anna n'a pas été conçue, comme le soutient O. Kresten, après le mariage de ses parents en avril (?) 898⁷. Les

¹ O. KRESTEN, 2000, p. 201.

² O. KRESTEN, 2000, p. 206.

³ Pour la chronologie, voir la synthèse de O. KRESTEN, 2000, p. 173-4 (bizarrement reléguée en note) et aux notes suivantes.

⁴ O. KRESTEN, 2000, p. 175 & n. 10. Il est exact que l'on pourrait arguer du précédent de la jeune Epiphania, née le 7 juillet 611 et couronnée *Augousta* sous le nom d'Eudokia par son père Héraclius le 4 octobre 612, âgée de quinze mois à peine (*cf.*, e.g. C. ZUCKERMAN, 1995, p. 115). Mais le rapprochement n'est pas totalement pertinent. Si dans un cas comme dans l'autre, c'est la disparition précoce de l'épouse de l'empereur qui oblige celui-ci à couronner sa fille, les circonstances ne sont pas identiques. Héraclius vient d'accéder à l'empire après une période de guerre civile, et cherche à asseoir son pouvoir en fondant une dynastie. Léon VI règne déjà depuis une quinzaine d'années et il avait légitimement succédé à son père qui lui-même avait régné vingt ans. L'urgence n'est pas la même.

⁵ Voir E. BENSAMMAR, 1976, p. 276, qui s'appuie essentiellement sur ce que Skylitzès dit à propos de notre Anna. La petite Eudokia, citée à note précédente, couronnée à quinze mois, n'apparaît pourtant dans des cérémonies officielles qu'à partir de 616, à l'âge de cinq ans (C. ZUCKERMAN, 1995, p. 120).

⁶ Ses parents se sont certainement mariés vers avril/mai 898 (voir note suivante). Elle ne serait donc née pour O. Kresten qu'au tout début de 899. Elle aurait donc un an à peine lorsque Léon VI en fait une *augousta* et négocie son mariage avec Louis III.

⁷ Voir O. KRESTEN, 2000, p. 171-3, n. 7, c). Les dates du mariage de Léon VI et de Zôé oscillent, selon les modernes, entre avril et juillet 898. P. KARLIN-HAYTER, 1969, p. 13, suivie par S. TOUGHER, 1997, p. 142, optent pour juillet. Je préfère pourtant la première de ces dates. Eudokia Baiané, la troisième épouse de Léon est morte en avril 901, après douze mois de mariage. Elle se serait donc mariée en avril 900 (le jour de Pâques selon S. Tougher). Or, il s'est nécessairement écoulé quelques mois entre la mort de la seconde épouse de Léon, Zôé, et ce mariage, durant lesquels Léon VI a nommé Anna *augousta*, puis négocié ses fiançailles et son propre remariage. En mettant le mariage avec Zôé en avril 898, on situe sa mort, vingt mois plus tard, vers décembre 899, ce qui est raisonnable, puisque la *Vita Euthymii* atteste qu'elle vivait encore en septembre 899 (V. GRUMEL, 1936, p. 19-21, suivi par R. JENKINS, 1965, p. 104 et S. TOUGHER, 1997, p. 144, n. 61, propose décembre 899/janvier 900). Mettre le mariage en juillet fait mourir Zôé en février/mars 900 (ce qui est, de façon cohérente, la position de P. Karlin-Hayter, mais pas celle de S. Tougher) et ne laisse plus du tout assez de place avant le mariage de Léon et d'Eudokia. Comme Léon garda en prison Euthyme durant deux ans pour le forcer à accepter son mariage

chroniqueurs du X^e siècle suggèrent en effet une liaison entre Léôn et de Zôé depuis 882. O. Kresten balaie ces témoignages d'un revers de main en arguant de l'imprécision de ces chroniqueurs, seul le tardif Zonaras, au XII^e siècle, parlant explicitement d'une relation adultérine¹. Mais, c'est se voiler les yeux que de ne pas interpréter comme la preuve d'une liaison adultérine le récit des chroniqueurs du X^e siècle, et faire bien peu de cas d'un témoin de valeur comme Zonaras, qui puise toujours à bonne source, même s'il écrit au XII^e siècle. De toute façon, avant lui déjà, à la fin du XI^e siècle, Skylitzès avait affirmé que Zôé était la maîtresse de Léôn (voir ci après). Quant aux auteurs antérieurs, leurs propos ne laissent guère de place au doute. Faisons un rapide inventaire :

- La première d'entre elles, la *Vita Euthymii* (c. 920/5), rapporte une conversation entre Léôn et son père spirituel Euthyme, dans laquelle l'empereur tente de préparer le saint moine à une possible séparation avec Théophanô. Lorsque le saint scandalisé s'emporte, l'empereur se justifie en rappelant que ce mariage lui avait été imposé par son père et que Théophanô lui avait causé un tort considérable en accusant faussement l'innocente Zôé, fille de Zaoutzès, d'avoir été sa maîtresse² ;
- Les chroniqueurs du règne de Constantin Porphyrogénète, notamment Syméon magistros et Théophane continué (c. 940/950) rapportent tous, au tout début du règne de Léôn, l'amour de Léôn pour Zôé³.
- Enfin, Skylitzès (fin XI^e siècle) et Zonaras (mil. XII^e siècle) affirment que Léôn et Zôé étaient amants⁴.

avec Zôé après la mort de Théophanô, celle-ci décédée le 10 novembre 895 ou 896 (P. KARLIN-HAYTER, 1969 ; S. TOUGHER, 1997, p. 140) serait donc plutôt morte en 895.

¹ Zon., XVI, 12, 6. Voir O. KRESTEN, 2000, p. 173. Déjà, auparavant, S. TOUGHER, 1997, p. 136 & 138, parle pudiquement de « l'amitié » entre Léôn et Zôé pour la période antérieure à 886. Même en l'absence de relation charnelle entre eux, le terme est certainement inapproprié, et celui « d'amour » plus adapté.

² *Vita Euthymii*, c. 7 : « L'empereur : 'je ne suis pas sur le point de répudier Théophanô de ma propre volonté, donc les lois et le canon m'autorisent à prendre une autre épouse', mais le père (Euthyme) répliqua : 'De la même façon qu'elle, tant que vous serez parmi les vivants, n'est pas autorisée à prendre un autre homme, vous ne pouvez prendre une autre femme'. A cela, l'empereur, un peu embarrassé, répondit : 'Votre sainteté semble ignorer de quelle manière abominable j'ai été traité par elle ; elle a été trouver mon père et l'a abusé avec une histoire inventée selon laquelle je l'aurai trompée avec la fille de Zaoutzès, Zôé. Comment il me traita alors, refusant d'écouter un seul mot, mais me saisissant immédiatement par les cheveux et me jetant au sol pour me rouer de coups et blessures, me frappant encore alors que je perdais mon sang. Quant à cette innocente jeune fille, il ordonna de la marier contre son gré. Jamais je ne l'ai oubliée, mais 'un jour viendra' où j'aurai de la pitié et où j'aurai de la compassion' (p. 40 KARLIN-HAYTER) ; « Peu après (la mort de Théophanô), Théodoros Gouzouniatis, le mari de Zôé, fille de Zaoutzès, atteignit lui aussi le terme de son existence ; on raconte qu'elle était responsable tant de la mort de l'impératrice que de son propre époux » (p. 44 KARLIN-HAYTER).

³ Théoph. Cont., VI, 7, p. 357A : « Léôn attribua à Zautzas le titre nouveau de *basiléopatôr* ... en raison de l'amour secret qu'il vouait à sa fille Zôé, dont le mari Théodoros Gouniazitès était mort empoisonné » ; Sym. mag., c. 133, 13, p. 274 WAHLGREN (p. 701 Bonn) : « L'empereur était amoureux de Zôé, fille de Zautzas, et attribua à Zautzas la nouvelle dignité de *basiléopatôr* » ; Géorgios Mon., *De Leone*, c. 9, p. 852C : « L'empereur Léôn promu Zautzas *basiléopatôr*, et épousa ensuite sa fille Zôé, après la mort, par empoisonnement, de son mari Théodoros Gaouaniatis » ; Théod. Mélissènes, p. 186 : « Ensuite, Léôn, éleva son beau-père Zautzas, étant influencé par un filtre d'amour secret de sa fille Zôé, dont le mari Théodoros Gouzouniatis, était mort empoisonné ».

⁴ Skyl., VII, 10 (p. 175 THURN = p. 147 CHEYNET-FLUSIN) : « L'empereur, sous l'empire de l'amour qu'il portait à Zôé, fille de Zaoutzas, honora le père de cette femme du titre de *basiléopatôr*, une dignité qui n'existait pas avant lui et qu'il

Il transparait assez clairement de tous les récits que Zôé était la maîtresse de Léôn. Et cela même si l'on se borne au témoignage le plus ancien, et incontesté, de la *Vita Euthymii*. Certes, l'empereur le nie, mais à peine a-t-il évoqué, au début de son règne, la possibilité d'une retraite de Théophanô, qu'Euthyme lui reproche de vouloir se remarier et qu'aussitôt le nom de Zôé surgit et que l'empereur avoue qu'il ne l'a jamais oubliée et laisse entendre qu'il souhaite ardemment l'épouser. Même si O. Kresten en doute, et en dépit des dénégations naturelles de Léôn, il y a au moins deux personnes bien informées qui étaient persuadées que Léôn était l'amant de Zôé dès 882 : son père et sa femme. Admettons encore qu'elles se soient trompées et que Léôn était juste follement et platoniquement amoureux, on croira plus difficilement, qu'une fois devenu empereur, en 886, il se soit abstenu d'entretenir avec elle des rapports plus étroits. La *Vita Euthymii* montre qu'il a eu très tôt¹ l'intention de « répudier » Théophanô pour épouser Zôé, et ce projet ne se conçoit guère sans une relation intime, favorisée par la séparation de corps de Léôn et de Théophanô, celle-ci vivant désormais dans des monastères hors du palais. Le biographe d'Euthyme, qui ménage Léôn et se trouve être la seule source favorable qui nous soit parvenue sur le règne de ce prince², ne s'étend pas davantage sur le chapitre de l'adultère, mais cela ne doit pas faire illusion.

Les chroniqueurs postérieurs sont plus catégoriques. P. Karlin-Hayter a cru pouvoir jeter la suspicion sur leur récit, mais sans argument valable³. En 894/5, du vivant de Théophanô, Léôn VI échappe à un attentat au monastère de Damianos durant son sommeil grâce au réveil inopiné de Zôé, qui dort à ses côtés⁴. On peut croire, quoi que puisse en penser O. Kresten, que ce n'était pas uniquement pour lui tenir chaud.

inventa. Zôé ... avait été mariée au patrice Théodoros Gouniazitzès, qui fut empoisonné traîtreusement, et elle devint la maîtresse de l'empereur dont la femme était encore en vie ».

¹ Ce projet est conçu du vivant du patriarche Stéphanos, donc avant mai 893. Mais il peut être très antérieur. Léôn VI et Théophanô avaient cessé tout commerce très probablement depuis l'emprisonnement de Léôn en 883, causé par la dénonciation de Théophanô. Une fois libéré, le jeune prince n'a pas dû se précipiter dans la couche de celle qui avait causé son malheur. Les chroniques s'accordent toutes à placer la promotion de Zaoutzès, conséquence de la place tenue par sa fille auprès de l'empereur, au tout début du règne de celui-ci.

² S. TOUGHER, 1997, p. 8-9.

³ Dans son commentaire de la *Vita Euthymii*, P. KARLIN-HAYTER, *ad. loc.*, p. 174, souligne que celle-ci place la mort du mari de Zôé, Théodoros Gouzouniatès, après la mort de Théophanô, tandis que le logothète la situe dès le début du règne de Léôn VI. V. Grumel a longuement appuyé la version du chroniqueur, tandis que P. Karlin-Hayter soutient que la version du biographe est préférable. Néanmoins S. TOUGHER, 1997, p. 10, rappelle que P. Karlin-Hayter a quelquefois tendance à surestimer la valeur du biographe et qu'à l'inverse, la bonne chronologie du Logothète pour le règne de Léôn a été démontrée par ailleurs. Dans le cas précis de la mort du mari de Zôé, le fait que Léôn VI envisage de l'épouser dès 891/3, aux dires même de la *Vita Euthymii*, prouve que Zôé était libre à cette époque (S. TOUGHER, 1997, p. 138-9). On peut également reprocher aux chroniques de lier la liaison de Zôé avec la nomination de Zaoutzès comme *basiléopatôr*, terme interprété par eux comme 'père de l'empereur', alors qu'en réalité, il faudrait comprendre '*basiléipatôr*', c'est-à-dire, père (= gouverneur) du palais (?). Mais cette confusion, à supposer qu'elle existe, ne saurait remettre en cause le reste du récit. Enfin, P. Karlin-Hayter considère comme mythique le récit des chroniqueurs qui parlent d'un projet de mariage entre Zôé et Niképhoros Phokas. Mais en réalité, là encore leur récit semble le plus cohérent : voir J.-C. CHEYNET, 1986, p. 295. En outre, les chroniqueurs parlent d'une fille de Zaoutzès sans spécifier qu'il s'agissait de Zôé. Or, on est sûr que Zaoutzès avait au moins une autre fille, l'épouse de Nikolaos l'hétériarque (M. HERLONG, 1986, p. 145 ; S. TOUGHER, 1997, p. 105 sqq.) et, pourquoi pas, d'autres encore.

⁴ S. TOUGHER, 1997, p. 105-6.

Autre argument, les fiançailles d'Anna. Que l'on admette ou non le mariage, on doit convenir de la réalité du projet au moins. O. Kresten convient que, sur le plan politique, ce projet n'a de sens qu'entre l'hiver 900 et l'été 902¹. Or, en 895/6, Léon VI promulgue une loi fixant l'âge légal des fiançailles à sept ans révolus, sauf dispense exceptionnelle accordée par l'empereur². O. Kresten critique avec raison les auteurs qui ont cru que la promulgation de cette loi était liée aux fiançailles d'Anna³. La chronologie ne le permet pas. Mais alors, l'union avec le prince Franc n'étant certes pas d'un intérêt vital pour Byzance, on peut croire en toute logique qu'Anna avait plus de sept ans en 900/902⁴.

La chronologie peut d'ailleurs être précisée. Du côté byzantin, les fiançailles sont postérieures au décès de Zôé Zautzina à la fin 899 et précèdent le troisième mariage de Léon, qui eut probablement lieu en avril 900⁵. Du côté franc, on peut supposer que Louis III cherchait l'alliance de Byzance avant de se lancer dans l'expédition italienne, ou juste après le début de celle-ci, donc entre la fin 899 (défaite de Bérenger qui provoque le recours des princes Italiens à Louis III) et la fin de l'année 900, début de la campagne italienne effective de Louis⁶. Les fiançailles datent donc assurément de fin 899/début 900. Si le mariage a été concrétisé, c'est probablement durant l'existence éphémère de la troisième épouse de Léon, donc avril 900-avril 901, et aussi durant la période de plus grand succès de Louis III en Italie, autour de son couronnement royal, en octobre 900 et de son couronnement impérial, en février 901⁷.

Voilà ce qu'on peut dire de façon, sinon assurée, du moins objective. A l'été 900, Anna est en âge de tenir un rôle de figuration assez important à la cour, et en âge d'être fiancée quelques mois plus tard. Ses parents, qui n'étaient mariés que depuis 898, étaient amants depuis 882 peut-être, ou plus sûrement, depuis 886.

Devant le scandale, Léon est contraint en 882 de prétendre que Zôé n'était pas sa maîtresse, et on est donc assuré qu'elle n'était pas enceinte à ce moment. Il est peu

¹ C'est-à-dire entre le couronnement royal de Louis III à Pavie, probablement en octobre 900, et son premier départ d'Italie, durant l'été 902 : O. KRESTEN, 2000, p. 177, n. 11.

² Léon VI, *Nov.*, CIX, citée *supra*, p. 31, n. 4.

³ G. T. KOLIAS, 1953, p. 329 sqq. Voir O. KRESTEN, 2000, p. 185 sqq.

⁴ En réalité, la question n'est pas tellement de savoir si l'alliance avec Louis III était vitale ou non pour Byzance. Elle l'était certainement plus pour Louis III qui visait le trône. Du côté byzantin, on peut croire que Léon VI a utilisé la demande du Franc pour régler son problème personnel de remariage. Dans ces conditions, il est probable que sa fille avait atteint l'âge légal des fiançailles. G. KOLIAS, 1953, p. 323 sqq., sur la foi d'une chronologie fautive, rapproche la promulgation de cette loi des projets de Léon pour Anna en insistant sur la clause d'exception. C'est une erreur. Voir O. KRESTEN, 2000, p. 184-7.

⁵ Voir S. TOUGHER, 1997, p. 150 : Eudokia Baiané meurt en avril 901 après un an de mariage. Voir le résumé des autres opinions chez O. KRESTEN, 2000, p. 174, n. 7, e).

⁶ Reginon de Prüm place en 896 le début de la campagne, ce qui est impossible puisqu'on sait que cette campagne débuta après la mort de Lambert de Spolète en 898. Voir R. POUPARDIN, 1901, p. 169-170. Cet auteur la place après 900 en se fondant sur un acte de cette année qui montre Louis encore à Vienne. Mais la date de cet acte est sujette à caution puisque l'indiction correspond à 899. Les diplômes italiens permettent de dater l'arrivée de Louis en Italie de septembre 900 environ. (je remercie F. Bougard pour les précisions chronologiques qu'il a bien voulu m'apporter).

⁷ R. POUPARDIN, 1901, p. 170-1.

probable également qu'elle ait pu le devenir avant le décès de Basile en 886. Mais ensuite, on peut croire qu'à peine le vieil empereur disparu, en 886, Léôn a repris (ou commencé) son commerce avec sa maîtresse, puisque plus tard il bravera les foudres de l'église pour l'épouser. Le *terminus non ante quem* pour la naissance de leur fille est donc 887. Comme aucun doute n'a été émis sur sa légitimité, puisque son père en fit une impératrice, elle est nécessairement née après la disparition du mari de sa mère, à un moment où celle-ci était la maîtresse « officielle » de Léôn. Si on ne peut rien affirmer on devra donc considérer qu'Anna est née au plus tard en 895, mais qu'elle a pu voir le jour dès 887/8¹.

La naissance de Charles Constantin

La naissance de Charles Constantin a été utilisée aussi bien par les défenseurs que les détracteurs du mariage. Les premiers ont fait fond sur une affirmation de Richer qui qualifierait Charles Constantin de bâtard sur plusieurs générations et croient retrouver ici la trace des naissances illégitimes d'Anna et de Léôn VI. Les seconds s'appuient sur le même passage de Richer qui précise que Charles Constantin était âgé (*grandæus*) en 951. O. Kresten tombe lui aussi dans cette erreur. Après avoir fustigé l'emploi que font certains auteurs du texte de Richer pour prouver que Charles Constantin était fils d'Anna, il récuse cette maternité en affirmant qu'on peut conclure du texte de Richer que Charles Constantin était le fils d'une concubine de son père, comme le prouve Richer et le confirme le fait qu'il ne succéda pas à son père².

De manière générale, la bâtardise de Charles Constantin est donc admise aussi bien par les tenants que les opposants du mariage de Louis III avec Anna³. C'est pourtant un contresens manifeste. Richer se borne à dire que le premier auteur de la famille de Charles Constantin, son sixième aïeul⁴, était né d'une concubine (sans doute de Charles Martel) :

« Karolus Constantinus ... ex regio quidem genere natus erat, sed concubinali stemmate usque ad tritavum sordebat »⁵.

¹ Cette date s'impose si l'on admet la réalité du mariage, puisque la législation de Léôn VI n'autorise le mariage des filles qu'à treize ans révolus. Anna, mariée à la fin de 900, et mère de Charles Constantin dès 901/2, est donc née probablement dans la deuxième moitié de 887. S. TOUGHER, 1997, p. 139, n. 33, doute, si je comprends bien, qu'Anna puisse être née avant la mort de Théophanô parce qu'autrement, d'autres enfants auraient pu être conçus. La logique de l'argumentation m'échappe. J'avais jadis (C. SETTIPANI, 1991, p. 8, n. 7) favorisé la date de 889 en mettant en rapport la naissance d'Anna et la nomination de Zaoutzès comme *basiléopatôr*, titre que j'interprétais avec les chroniqueurs comme « père de l'empereur ». Mais, cette datation soulève des difficultés chronologiques (la nomination date peut être seulement de 891). Par ailleurs, l'interprétation du titre est désormais rejetée, même si je ne suis pas certain que ce soit à bon escient.

² O. KRESTEN, 2000, p. 201. Il précise au passage que même dans ce cas Charles Constantin ne serait pas un « bâtard » au sens péjoratif où on l'entend aujourd'hui.

³ Voir en dernier lieu F. DEMOTZ, 2002, p. 211.

⁴ Le *tritavus* est le père de l'*atavus*, père de l'*abavus*, père du *proavus*, père de l'*avus*, père du *pater* ou *genitor*.

⁵ Richer, II, 98.

Il n'y aurait aucune logique à comprendre que le trisaïeul en question était l'ancêtre de la concubine de sa mère. Ce qui peut faire illusion, c'est la formulation « usque ad », qui signifie normalement « jusqu'à ». On pourrait être tenté de comprendre alors que tous ses ancêtres étaient issus de concubines jusqu'à son sixième aïeul¹. Mais cette interprétation est évidemment erronée puisqu'on est bien assuré que son père et son grand-père paternel au moins étaient des fils tout à fait légitimes. L'expression « usque ad » a donc obligatoirement ici le sens de « remontant à »².

La seule traduction qui s'impose est que « Charles Constantin ... était d'une race royale, mais il était entâché d'une généalogie illégitime jusqu'à (c'est-à-dire : 'au niveau de' ou 'remontant à') son sixième aïeul »³. On n'y apprendra rien de plus concernant sa mère.

Quant à son âge, on ne peut rien en dire de précis. Le mot *grandeuus*, comme tous les autres termes d'âge en latin classique, a un champ d'application assez large. Il peut convenir à un cinquantenaire ou à un septuagénaire. On est assuré néanmoins que Charles Constantin, dont la carrière est connue de 923 à 962, était né après 900, puisque son père Louis III était né lui-même entre 880 et 882⁴. Le témoignage de Richer montre qu'il ne faut pas avancer de beaucoup cette date⁵. Vers 900 est donc une bonne approximation. Mais cela n'interdit pas 901, voire 902.

Le destin d'Anna

O. Kresten identifie sans hésitation Anna à Anna, fille de Léon VI, citée par Constantin Porphyrogénète dans sa nécrologie. Cette Anna a été enterrée à Byzance auprès de sa sœur (Anastasia ?) et de sa mère Zôé. Elle ne s'est donc pas mariée en Occident et n'a pas engendré, *a fortiori* Charles Constantin. D'ailleurs c'est encore elle, Anna porphyrogénète, qu'on retrouve à Byzance entre 905 et 912 sur l'inscription de la Corne d'Or. Le même auteur réfute rapidement les auteurs qui ont prétendu que cette Anna était une deuxième fille de Léon VI en affirmant qu'on ne donnait pas deux fois le

¹ Voir J. DEPOIN, 1913, p. 37 « Ce qui ne veut nullement dire que pendant cinq générations la race s'était continuée par bâtardise, comme l'a rêvé je ne sais quel ignorant, mais tout simplement que le cinquième aïeul, en ligne directe, de Charles Constantin était bâtard ». L'ignorant auquel fait allusion J. Depoin est peut-être J. Guadet qui traduisait au XIX^e siècle : « il était d'une race royale, mais sa généalogie, depuis le trisaïeul de son grand-père, n'offrait que des concubines ». Au moins traduit-il correctement le mot *tritavus*. Celui-ci signifie aussi « ancêtre », mais pour un puriste comme Richer, grand imitateur de Salluste, il faut plus sûrement penser à son sens exact.

² La locution « usque a », c'est-à-dire « depuis » eût été plus appropriée sans doute. Mais il n'est même pas besoin de supposer une erreur textuelle, la confusion sémantique étant assez naturelle.

³ C'est le sens retenu par R. LATOUCHE, *Richer*, I, p. 289 : « Charles Constantin ... était d'une race royale, mais dont la noblesse avait été avilie par une ascendance bâtarde remontant à son trisaïeul ». Le commentaire en revanche est fautif.

⁴ R. POUPARDIN, 1901, p. 142-3.

⁵ R. POUPARDIN, *op. cit.*, présume que Richer a confondu l'âge que Charles Constantin pouvait avoir à sa mort (il est encore attesté en 962, donc âgé de plus de soixante ans) et celui qu'il avait en 951. C'est possible, mais on peut aussi croire que Richer, pédant comme il était, n'a pas résisté à l'idée de placer un mot latin recherché (« *grandeuus* » n'est guère employé) pour traduire en la déformant au passage une indication qu'il trouvait dans sa source.

même prénom à des enfants, et, que Léôn VI, l'eût-il fait, c'est plutôt le nom d'Eudokia, celui de sa mère, disponible depuis plus longtemps, qu'il aurait dupliqué¹.

Aucun de ces arguments n'a de force réelle. On a vu que l'ordre rigoureux que suit Constantin Porphyrogénète dans son énumération nécrologique prouve sans conteste que « Anna et Ana[stasia] » filles de Zôé, sont les filles de la quatrième épouse de Léôn VI. Il cite en effet d'abord Théophanô, la première épouse de Léôn, et leur fille Eudokia, puis Zôé Zautzina, puis Eudokia, troisième épouse de Léôn, et après seulement « Anna et Ana[stasia] », filles du bienheureux Léôn et de Zôé ». On est contraint de reconnaître ici des filles de la quatrième épouse de Léôn, effectivement nommée Zôé. Si celle-ci n'est pas citée elle-même à cet endroit, c'est simplement parce que, propre mère de Constantin Porphyrogénète, elle a un traitement à part.

Quoi que l'on puisse penser du mariage d'Anna, et même en considérant qu'elle est morte jeune sans jamais avoir quitté Byzance, il faut se résoudre à reconnaître qu'on n'en trouve aucune preuve dans un texte, et surtout pas dans la nécrologie de Constantin Porphyrogénète. Il faut se résoudre aussi à admettre que Léôn VI a eu deux filles nommées Anna. O. Kresten affirme que cela n'est pas possible². Mais, compte tenu du nombre infinitésimal de familles aristocratiques connues avec un minimum de précision à Byzance pour cette période, il est peut-être présomptueux d'être aussi formel. Les Héraclides au moins n'avaient pas hésité à redonner à un fils vivant le nom d'un fils décédé. O. Kresten se fonde sur le fait que Léôn VI n'a pas renommé son second fils Basiléios après la disparition précoce de son premier enfant de ce nom. La comparaison n'est pas totalement pertinente. Ce qui vaut pour les garçons ne vaut pas forcément pour les filles. Dans le premier cas, le choix du nom relève d'un projet politique et doit se plier à des règles programmatiques et plus strictes. Dans le second cas, les raisons domestiques peuvent être plus présentes. Léôn VI, en dépit de l'oraison funèbre qu'il écrivit, n'a jamais été très proche de ses parents, si tant est que Basile I^{er} ait vraiment été son père. En donnant à ses deux premiers enfants, tous deux morts au berceau les noms de son père et de sa mère, il avait accompli son devoir filial et s'était soumis à la tradition. Rien ne l'obligeait, et ce n'était pas la coutume à Byzance, je l'accorde à O. Kresten, à reprendre à nouveau ces prénoms. Mais qui peut prétendre qu'il n'a pas voué à Anna un amour paternel bien plus profond. C'est le seul enfant qu'il a eu qui ait dépassé le stade de la prime enfance, qui a ensuite partagé sa vie jusqu'à son

¹ O. KRESTEN, 2000, p. 188-194.

² O. KRESTEN, 2000, p. 187-8, n. 62.

adolescence. Un enfant qui plus est, née de son grand amour de jeunesse, et qui revêtait donc peut-être une importance suffisante à ses yeux pour qu'il ait voulu, après son décès, l'honorer en redonnant son nom à la nouvelle fille qui venait de lui naître¹. Si la nouvelle de la mort d'Anna (I) lui est parvenu juste avant la naissance d'Anna (II)², cette réaction serait même assez naturelle. Plus naturelle en tout cas que de doubler le nom d'une mère scandaleuse ou d'une enfant décédée dix ans plus tôt après n'avoir vécu que quelques jours, née d'une mère avec laquelle il n'avait aucune affinité particulière.

En conclusion, Léôn VI a bien eu deux filles nommées Anna, et de la seconde seulement nous savons qu'elle est morte à Byzance. La nécrologie de Constantin Porphyrogénète prouve le fait et aucune tradition onomastique ne peut être élevée formellement à son encontre.

Anna (I, II, III ?), épouse de Bérenger d'Italie

Si les historiens modernes admettent souvent que *l'augusta* Anna mourut en 903, c'est uniquement sur la foi de l'existence d'une seconde fille de Léôn VI appelée également Anna (II), qui serait née en 903 selon W. Ohnsorge. En réalité, si l'existence de cette Anna (II) semble indubitable, on vient de le voir, sa date de naissance n'est absolument pas assurée. Aussi E. Hlawitschka suppose-t-il qu'Anna (I) aurait été capturée avec son mari en 905, mais gardée en captivité par Bérenger, qui aurait fini par l'épouser en 912/5³.

De fait, il est remarquable en effet que Bérenger, dont la première épouse, la Supponide Bertilla, disparaît peu après 910, se retrouve marié dès 915 avec une certaine Anna dont on ignore tout. Il est difficile de ne pas mettre en rapport ces événements avec les prétentions impériales que Bérenger met à jour aussitôt après. Le nom d'Anna ayant une saveur byzantine prononcée, E. Hlawitschka pense que le second mariage de Bérenger avait pour but de le rapprocher de Byzance et de favoriser ses visées impériales. Déjà, en 1917, C. Previtè-Orton avait fait la même observation, mais il pensait plutôt que la nouvelle épouse était une fille d'Anna (I). Pour O. Kresten bien entendu, ces deux solutions sont à éliminer d'office, Anna (I) n'ayant jamais quitté Byzance où elle serait morte jeune et donc Anna (III), comme Anna (II), n'ont jamais existé. Il se gausse alors

¹ Cet amour n'est pas en contradiction avec l'hypothèse d'un éloignement forcé d'Anna, contrainte d'aller épouser en Italie un prince barbare (du point de vue byzantin). Le mariage de sa fille était dicté à Léôn VI par sa volonté contraignante de convoler à nouveau en justes noces pour obtenir un héritier légitime.

² O. KRESTEN, 2000, p. 192-4, écarte cette possibilité en arguant qu'il faudrait alors que la naissance d'Anna II suive de très près la mort d'Anna I, ce qui lui semble inconcevable. J'avoue ne pas saisir en quoi cela pose difficulté.

³ Anna apparaît pour la première fois comme épouse de Bérenger dans un document de 915.

avec facilité de la théorie de E. Hlawitschka pour laquelle il n'existe pas l'ombre d'une preuve et ironise sur la fertilité étonnante selon C. Previt -Orton, de l'union d'Anna (I), mariée en 900 et décédée d s 903 et qui aurait trouvé le temps d'engendrer Charles Constantin et Anna (III). Ironie pour ironie, je ne vois pas ce qu'il y a d'extraordinaire, en se mariant à l'automne 900, d'avoir deux enfants au printemps 903. Il y a même la place pour un ou deux de plus si je ne m'abuse¹. Et davantage même si on récuse le *terminus* de mai 903 pour la mort d'Anna.

Reprenons plus sereinement la question. Certes, la théorie de E. Hlawitschka ne peut être appuyée sur des documents probants. Mais on verra que l'absence de preuve ne mérite pas un rejet immédiat dans ces affaires. Il faut donc trouver autre chose. Disons d'abord qu'il serait hypercritique de ne pas voir dans ce mariage un geste politique. Bérenger rompt à partir de 914 l'alliance qui l'unissait à ses fidèles soutiens les Supponides, rupture qu'on peut évidemment relier à son nouveau mariage. Et Bérenger n'a certes pas pris la décision de rompre avec les Supponides sans une raison majeure. Or, le nom de son épouse est tout à fait exceptionnel dans la haute aristocratie franque². Une tentative d esp r e serait d'y voir une dame de l'aristocratie italienne. Mais, d'une part le nom d'Anna n'y est pour ainsi dire pas représenté, et d'autre part, on ne voit pas ce qu'une telle alliance aurait apporté à Bérenger dans le contexte de ses ambitions impériales. Le plus simple, le plus logique, pour un Bérenger couronné empereur en 915 et dont la nouvelle épouse à ce moment porte le nom typiquement byzantin de Anna, n'est-il pas de reconnaître en cette Anna une aristocrate ou une princesse byzantine ?

Maintenant, que cette Anna soit identique à Anna (I), fille de l'empereur Léon VI, ou à une fille de celle-ci, ou encore à une autre princesse, c'est une autre histoire.

Selon C. Previt -Orton : l'épouse de Bérenger serait une fille de Louis l'Aveugle et d'Anna. Quoi qu'en dise O. Kresten, le silence des sources, ne peut être invoqué. Pas davantage la chronologie. Cette supposée Anna (III), aurait pu naître vers le milieu de 901 (si on date le mariage de ses parents de l'automne 900) et comme elle n'est attestée qu'en 915, rien n'oblige à placer son mariage avant 914, à l'âge, parfaitement normal pour l'époque, de treize ans environ³. La différence d'âge avec Bérenger ne saurait être prise en considération non plus. Reste que, comme E. Hlawitschka, je ne crois pas qu'on

¹ Mes trois filles sont nées en l'espace d'un an très exactement. Cela n'a rien d'exceptionnel.

² On trouve quelques Anna, dans des familles de tradition gallo-romaines au Sud de la France au X^e siècle (Anna, épouse de Stephanus, vicomte de Gévaudan vers 945 ; Anna, épouse de Stephanus, fidèle du roi en 899 ; Anna citée en Catalogne au milieu du X^e siècle : C. SETTIPANI, 2004, p. 54, n. & p. 311-312). Mais on est très loin du niveau social d'un Bérenger.

³ La rupture entre Bérenger et les Supponides intervient en 912/913 (information de F. Bougard), mais le mariage avec Anna ne suit pas nécessairement de façon immédiate. Il faut laisser le temps aux négociations.

puisse sérieusement penser que Louis III aurait accepté de donner sa fille à l'homme qui lui avait ravi son trône, l'avait privé de tous ses espoirs et aveuglé enfin. Bref, à l'individu qui sans nul doute, de son point de vue, si j'ose dire, lui avait gâché la vie. Louis III n'avait guère à gagner dans l'affaire, voire rien du tout, et même un adepte forcené du pardon n'avait aucune raison de rendre cet insigne service à son pire ennemi. Pour éliminer cette aberration, E. Hlawitschka a donc imaginé que c'est Anna (I) elle-même qui aurait épousé Bérenger après avoir été séparée de Louis, auquel elle n'a peut-être jamais été formellement mariée. L'idée d'une Anna (I), gardée par Bérenger « sous le coude », de 905 à 914, semble peu vraisemblable. Anna (I) était certainement morte en 914 quand Louis III apparaît avec une nouvelle épouse nommée Adélaïde, ce qui suffit, quoi qu'il en dise, à ruiner la thèse de E. Hlawitschka¹. Plus probablement encore, Anna était morte lors de la naissance d'Anna (II), antérieure à la mort de Léon VI en 912².

Il faut donc trouver autre chose. Anna est peut-être tout simplement une aristocrate byzantine, issue d'une famille noble dont on ignorera toujours le nom³. Mais, ne peut-on croire que Bérenger, qui régnait en Italie depuis vingt ans et cherchait désormais à devenir empereur, ce en quoi il réussira pleinement, avait des visées plus hautes ? C'est quand même plus volontiers du côté des princesses impériales qu'il faut chercher. Or, il s'en trouve une de disponible, pour autant que nous sachions, et qui ne pose aucune difficulté, ni chronologique, ni psychologique. C'est la princesse Anna II, la deuxième fille de ce nom de Léon VI. On a vu qu'elle est peut-être née en mai 903. Elle était encore à Byzance en 905/912, Mais après ? N'a-t-elle pu être mariée avec Bérenger vers 915. On fera certainement à cette hypothèse les mêmes reproches qu'on a fait valoir à l'encontre du mariage d'Anna (I). Les sources n'en parlent pas. On verra plus loin quelle faiblesse entoure cet argument. Mais encore, Anna (II), assurément, était enterrée à Byzance. Oui, mais rien ne prouve qu'elle y soit restée toute sa vie. A l'inverse d'Anna (I), qui décéda avant son époux, Anna (II) était probablement encore en vie en 924 lorsque mourut Bérenger. N'ayant donné aucun enfant à son mari, et n'ayant donc

¹ E. HLAWITSCHKA, 1976, p. 42, suppose que l'union de Louis III et d'Anna aurait été rompue vers 912. C'est une spéculation gratuite.

² E. HLAWITSCHKA, 1976, p. 42, n. 64, réfute l'argument de W. Ohnsorge quant à la mort d'Anna (I) avant la naissance d'Anna (II). Il invoque l'exemple du roi d'Angleterre Edouard I^{er} qui avait deux filles homonymes vivantes en même temps. Mais on ne peut transposer ainsi à Byzance cette exception étrangère.

³ On a aussi pensé à une aristocrate italienne, mais le nom n'est pas extrêmement fréquent en Italie. La *PIB* n'en dénombre que trois postérieurement au VIII^e siècle. Paul Diacre, *HL*, VI, 56 signale une Anna, épouse de Gotescalc, duc de Bénévent c. 740. Mais il s'agit certainement d'une Byzantine : lorsque son mari est attaqué, elle embarque sur un bateau avec toutes ses richesses et s'enfuit à Constantinople (*Id., ibid.*). Liutprand n'en connaît qu'une seule, une concubine du pape. Dans son étude sur le nom des femmes en Italie, P. SKINNER, 2000, montre qu'Anna était un prénom répandu à Naples, cité byzantine par excellence, avec 13% des noms féminins attestés, mais qu'il est absent en revanche du palmarès en Apulie.

aucun intérêt puissant à défendre, en butte probablement à l'hostilité des autres héritiers de Bérenger, il est naturel de penser qu'elle est revenue à Byzance, alors âgée de vingt-et-un ans à peine. Elle a pu y mourir peu après.

Le double nom de Charles Constantin

C'est ici l'argument principal des tenants du mariage, depuis C. Previt -Orton en 1914 jusqu'à la présente étude. Les médiévistes avaient noté depuis longtemps le nom atypique du comte de Vienne. Si la plupart des sources se contentent de lui donner du Charles, Hincmar et Richer l'appellent explicitement Charles Constantin¹. Seuls quelques uns avaient tenté d'en donner une explication. Pour R. Poupardin, le nom de Constantin ne serait qu'un nom de baptême, qui lui viendrait probablement de sa mère, d'humble condition, probablement une Constantia, comme on en connaît plusieurs en Provence à cette  poque² ;

Mais l'explication peut être  cart e rapidement. Il n'y a pas, au IX^e/X^e siècle de « nom de baptême » au sens où on le trouvera plus tard. Et surtout il n'y a rien qui permette de supposer que la mère de Charles Constantin était de condition inférieure. Contrairement à ce que croit R. Poupardin, on a vu que Richer ne le dit absolument pas, pas plus que Flodoard, et on ne peut en aucune façon s'appuyer non plus sur le fait que Charles Constantin n'h rita pas des *honores* de son p re³. Les revers politiques de Louis III, déchu, aveuglé, et à l'inverse la puissance écrasante de Hugues d'Italie en sont seuls responsables. La naissance de Charles Constantin, quelle qu'elle soit, n'a rien à y faire.

Alors, *quid* de ce nom ? On en cherchera en vain un exemple similaire dans toute l'aristocratie occidentale, du VIII^e au XI^e siècle. Si le double nom a été fort répandu à l'époque mérovingienne (résidu fossile des traditions onomastiques romaines), il avait pratiquement disparu depuis le VIII^e siècle. Et quand certains individus étaient amenés à changer de nom (pour des raisons politiques, ou pour marquer une conversion ou une entrée en religion), ils ne conservaient pas leur nom pr c dent. Nous sommes ici au sommet de l'aristocratie. Le père de Charles Constantin a été empereur, son grand-père, Boson, a été roi, sa grand-mère était fille, petite-fille et arrière-petite-fille d'empereurs, issue directement de la lignée de Charlemagne. Tous ses proches sont des rois ou les plus puissants seigneurs du monde franc. On ne donne pas à ce niveau, à un fils né

¹ Flod., *Ann.*, s. a. 931 : « Karlo Constantino Ludouici orbi filio » ; s. a. 941 : « Ludouicus rex a Karlo Constantino in Vienna recepitur » ; Richer, II, 98 : « Karolus Constantinus Viennae ciuitatis princeps ».

² R. POUPARDIN, 1901, p. 209-210. Le nom Constantinus est rare mais d'un usage constant en Gaule.

³ C'était l'argumentation de R. POUPARDIN, 1901, p. 227, suivi par E. HLAWITSCHKA, 1976, p. 40 sqq., et encore par O. KRESTEN, 2000, p. 197-8.

probablement alors que son père est empereur, un nom fantaisiste. O. Kresten prétend qu'il faut se résoudre à ignorer les raisons de ce choix. Mais elles sont en réalité évidentes. Dès 1914, K. Hofmeister a parfaitement vu que le double nom du fils de Louis III préfigure l'ambition qu'il puisse un jour réunir l'empire d'Occident et celui d'Orient. Au minimum, il témoigne de la gloire d'une lignée qui pouvait se rattacher à l'un ou l'autre empire. A aucun moment du haut Moyen Âge, jamais aucun aristocrate, aussi puissant soit-il, aussi proche ait-il pu être par le sang de la dynastie carolingienne, n'a osé donner le nom de Charles à un fils. Les noms royaux Charles, Louis, Lothaire, et même Pépin, sont réservés exclusivement aux membres de la famille agnatique carolingienne¹. Seul Boson de Provence a osé contrevenir à ce tabou en donnant à son fils, née d'une princesse impériale carolingienne, le nom de Louis. Mais il n'était pas à scandale près. Le premier il déclare son pouvoir « donné par la grâce de Dieu », se plaçant au dessus de la loi des hommes, le premier, il se pare du titre de roi, en arguant de l'origine de sa femme. Seul donc, son petit-fils recevra le nom de Charles. Cela n'était donc pas anodin. C'est au contraire un phénomène inouï, et qui restera unique, et qui a donc certainement frappé les contemporains². Une telle usurpation d'identité ne pouvait être insignifiante.

Elle suffit à récuser l'idée que Charles Constantin ait pu être un bâtard. Un empereur régnant, âgé de vingt ans à peine, donc susceptible d'avoir des fils légitimes, n'aurait pas donné le nom impérial et tabou de Charles au fils d'une concubine.

C'est dans ce contexte exceptionnel qu'il convient d'examiner l'autre nom du fils de Louis III, celui de Constantin. O. Kresten soutient que s'il s'était agit d'un héritage familial, sa mère Anna l'aurait appelé Léôn, et non Constantin. Mais c'est faux. La remarque ne vaudrait que si le premier nom de Charles avait été aussi Lothaire, nom de son premier ascendant impérial carolingien, ou si Anna – ou de manière générale, la mère de Charles Constantin – pouvait être responsable en quoi que ce soit du choix du prénom de son fils. Au fils d'un empereur auquel on choisit de donner un double nom dont le premier est celui de Charles, premier empereur d'Occident, il ne pouvait y avoir

¹ En vérité on trouve aux VIII^e et IX^es., à la périphérie du monde franc, en Italie ou en Bavière, quelques témoins d'actes qui portent les noms de Pépin et de Charles. Mais il ne s'agit pas de membres de la haute (ni même moyenne) aristocratie, et surtout il ne s'agit pas de Francs. Voir, par exemple, le riche Karol, dont la famille et les propriétés ont récemment fait l'objet d'un livre (L. FELLER-A. GRAMAIN & F. WEBER, 2005) ou Pippin, parent de Toto (S. GASPARRI-C. La ROCCA, 2005).

² Il est vrai que l'on trouve néanmoins le nom de Louis porté à partir du X^e siècle par d'autres aristocrates. Mais il semble bien que ces Louis se rattachent en réalité à Louis III, fils de Boson. C'est en premier lieu son neveu Louis, comte de Thurgau, et ensuite les descendants de celui-ci, Louis de Dabo, Louis de Mousson, Louis d'Arstein et Louis de Thuringe. Voir J.-N. MATHIEU, 2000 ; D. J. JACKMAN, 2000 ; J. HEINZELMANN, 2002. J.-N. Mathieu rattache à une autre souche Louis de Commercy et Louis de Chiny, mais c'est peut-être une erreur.

d'autre choix, si on souhaitait évoquer l'idée impériale byzantine, que celui de Constantin, premier empereur d'Orient. Seul le nom de Constantin jouissait en Occident d'un prestige et d'une gloire incontestable et ce n'est pas les noms de Basile, Léôn ou Michel qu'on aurait pu lui opposer. en outre, Anna pouvait légitimement revendiquer ce prénom puisqu'il avait été porté par son oncle, le fils aîné et héritier de Basile I^{er}.

Ceci étant posé, il faut en venir désormais à la question qui nous intéresse particulièrement, l'incidence de ce choix quant à la détermination des origines maternelles de Charles Constantin. Durant tout le Haut Moyen Âge occidental, la dévolution des noms au sein des familles aristocratiques a suivi des règles très strictes. Nul ne pouvait revendiquer un nom si celui-ci n'avait été porté auparavant par un de ses parents par le sang, du côté paternel ou maternel. Les exceptions sont extrêmement rares, beaucoup plus même qu'on ne le croit, et s'expliquent par des circonstances réellement exceptionnelles. On ne pouvait de son propre chef décider que ses enfants s'appelleraient ainsi du seul fait de sa volonté. Une étude pratiquement exhaustive des grandes familles aristocratiques du VI^e au X^e siècle montre qu'il en allait partout ainsi¹. Même un Charlemagne, lorsqu'il veut marquer la légitimité de sa dynastie et fixer d'avance leurs futurs royaumes, et donne à deux de ses fils les anciens noms royaux mérovingiens, Clovis et Clotaire, ne le fait que parce que ces enfants, de différents côtés, pouvaient se rattacher aux Mérovingiens. Même l'iconoclaste Boson, ne donne le nom de Louis à son fils que parce que la mère de celui-ci était une pure carolingienne, fille d'empereur et petite-fille de Louis I^{er}. Si ce Louis, devenu père à son tour, s'autorise à donner à son propre enfant le nom de Constantin accolé à celui de Charles, c'est que le nouveau-né peut légitimement le porter. Et donc, en toute logique, puisque le nom est totalement absent de l'ascendance de son père Louis III, bien connue dans tous ses quartiers, c'est que sa mère lui en conférait le droit.

En résumé, l'empereur Louis III, fiancé vers 900 à une princesse byzantine, donne à son fils légitime (puisque'on lui donne un nom impérial carolingien), né vers 901/2, un nom impérial byzantin, fait unique en Occident. Sachant que la dévolution des noms dans l'aristocratie occidentale s'effectue uniquement entre parents par le sang, peut-on en vouloir à l'immense majorité des historiens – et s'en attrister, comme O. Kresten – de conclure que le fils de Louis III était né de cette princesse byzantine ?

¹ Je renvoie pour ce point à mon ouvrage à paraître *La Préhistoire des Capétiens*, t. II, 1.

Le silence des sources

On en arrive enfin au point fort des opposants au mariage d'Anna, le seul d'ailleurs qui puisse avoir un peu de poids. Si quelques rares auteurs refusent malgré tout la réalité du mariage, c'est simplement parce qu'aucune source ne le cite. Ni les chroniqueurs byzantins du règne de Léon VI, ni les chroniqueurs francs ou germaniques, ni l'empereur-historien Constantin Porphyrogénète, fils de Léon VI. Pas même Nicolas le Mystique qui mentionne les fiançailles. Pourtant plusieurs d'entre eux auraient pu en faire état et de façon quelquefois positive dans leur argumentaire. La conclusion qu'il faut en tirer serait donc, puisque personne n'en parle, que ce mariage n'a jamais eu lieu. La démonstration serait en effet imparable si les sources anciennes nous avaient habitués en tout lieu à toujours tout dire de ce que nous aimerions entendre. Hélas il n'en est rien, et il n'est pas un historien qui ne mette en garde, lors d'une démonstration, sur la fragilité de l'*argumentum a silentio*. Alors, faut-il croire qu'ici cet argument aurait plus de force qu'ailleurs et revêtirait pour une fois une solidité incontournable ? Examinons l'un après l'autre les témoins dont on nous dit qu'ils ne pourraient pas avoir tu un tel mariage : Nicolas le Mystique, Constantin Porphyrogénète et Liutprand.

I) Nicolas le Mystique

Le silence le plus « fort » si l'on peut dire, serait celui de Nicolas le Mystique, puisque c'est le seul auteur qui parle des fiançailles. S'il mentionne les fiançailles et ne dit rien du mariage, il y a lieu en effet de se poser la question de sa réalisation. C'est pourtant un faux débat. Nicolas n'est pas en train d'écrire l'histoire matrimoniale d'Anna, mais celle de Léon. Dans ce contexte, ce qui lui importe pour sa justification c'est que, puisqu'Anna devait partir en Occident, il fallait la remplacer et trouver une nouvelle impératrice, donc une nouvelle femme pour Léon. Or, on sait que Léon VI s'est effectivement remarié. Nicolas n'avait donc aucune raison de dire un mot de plus sur Anna. La conclusion logique, puisque le mariage de Léon VI a eu lieu, c'est que les prémisses à sa réalisation se sont bien déroulées. A savoir, le départ d'Anna. Bien sûr, la mort d'Anna à Byzance aurait eu le même effet, mais c'est alors qu'on se serait attendu à ce que Nicolas dise quelque chose. C'est en raison des fiançailles d'Anna, que Léon argumente pour se remarier, mais finalement, ce serait la mort d'Anna qui autorise son remariage. Là, Nicolas aurait dû le préciser. Dans le cas contraire, ce n'était pas la peine : au moment des tractations pour son remariage, Léon VI utilise le projet de fiançailles de sa fille ; il se remarie,

c'est donc qu'Anna s'est bien mariée elle aussi. Il n'y avait pas besoin de le dire. Nicolas n'avait pas besoin de s'attarder sur la suite du destin d'Anna¹. Cet épilogue est étranger au contexte qui le préoccupe.

Cela est si vrai que ce n'est pas tellement le silence de Nicolas qui gêne O. Kresten, mais ceux beaucoup plus tardifs de Constantin Porphyrogénète et de Liutprand, qui ne s'intéressent pourtant ni l'un ni l'autre, ni de près ni de loin, à Anna.

II) Constantin Porphyrogénète

Constantin Porphyrogénète aurait pu parler d'Anna à deux reprises :

1) Parmi les conseils que donne Constantin Porphyrogénète à son fils, se trouvent les réponses à apporter pour le cas où un prince étranger ferait la « demande monstrueuse et insensée » d'une union matrimoniale avec la famille impériale² :

« à propos de cette question aussi il existe une ... ordonnance du grand et saint Constantin, gravée sur la table sacrée de l'église universelle des Chrétiens, Sainte-Sophie, selon laquelle un empereur des Romains ne devra jamais s'allier lui-même par mariage avec une nation dont les coutumes diffèrent et seraient étrangères à celles de l'ordre Romain, spécialement avec celles qui seraient infidèles ou non baptisées, à moins qu'il ne s'agisse des Francs ; car eux seuls sont considérés comme une exception par ce grand homme, le saint Constantin, parce que lui-même tirait son origine de leur côté ; et il y a beaucoup de relations et de rapports entre Francs et Romains. Et c'est pourquoi il ordonna qu'avec eux seulement les empereurs Romains pourraient s'unir en mariage ».

Constantin cite ensuite les deux seules exceptions, celles de Léon IV qui épousa Irène la Khazare et celle de Romain I^{er} qui marie sa petite-fille à un prince bulgare.

2) Constantin rapporte la généalogie du roi Hugues d'Italie³ :

« Le grand Lothaire (Lôtharios), roi d'Italie, grand-père de l'illustre roi Hugues (Hougô), appartenait à la lignée du grand Charlemagne (Karoulos) ... seul roi de plusieurs royaumes et qui régna comme empereur dans la grande Francia ... Ce Lothaire ... marcha contre Rome et la prit d'assaut et fut couronné par le pape ... il engendra un fils nommé Adalbert (Adelbertos), qui épousa Berta l'Ancienne et qui engendra avec elle le roi Hougô mentionné ci-dessus. Après la mort de Lothaire, Louis (Lodoikos), parent de Louis (Lodoikos), vint de la grande Francia et prit la ville de Papia. Il ne fut pas couronné. Il alla en suite à Vérone ... et là le peuple de la ville se dressa contre lui, le saisit et l'aveugla. Alors le pouvoir tomba aux mains de Bérenger (Berigger), grand-père du Bérenger actuel, et celui-ci alla à Rome et fut couronné ».

On observera tout d'abord que Constantin est loin d'être complet dans sa liste d'unions entre Byzantins et peuples étrangers⁴. Héraclius unit, ou tenta d'unir, sa fille Eudokia, au khagan des Turcs ; Justinien II épousa une princesse khazare ; le même prince donna sa fille en mariage au khan bulgare Tervel⁵ ; Constantin VI donne sa

¹ Et cela d'autant moins que ces suites n'ont pas été particulièrement brillantes. De la même façon, la *Vie de Philarète* n'épilogue pas sur les suites du mariage désastreux conclut entre Grimoald et Evanthia.

² Const. Porph., *DAI*, c. 13, p. 71-5. Le propos est répété par Liut., *Relatio*, *PL*, CXXXVI, col. 916.

³ Const. Porph., *DAI*, c. 26, p. 109-113.

⁴ La remarque a déjà été faite par S. GEORGIEVA, 1995, p. 164-5.

⁵ Tervel reçu à cette occasion le titre de *caesar* (cf. T. STEPANOV, 2001, p. 2). Il appartenait à la première famille des khans bulgares, les Dulo, qui prétendaient descendre d'Attila. On ignore s'il eut une descendance. Ses deux successeurs immédiats appartiennent à la même famille que lui, sans qu'on connaisse leurs liens de parenté, mais ensuite les khans sont tous issus de familles différentes : voir *supra* p. 281, n. 3. Sur Tervel, voir aussi G. CANKOVA-PETKOVA, 1963, p. 42 sqq.

belle-sœur Euanthia en mariage au prince lombard Grimoald¹. Voilà pour les nations « barbares ». Pour les Francs eux-mêmes, Constantin ne mentionne pas davantage les projets d'union entre Rotrude, fille de Charlemagne, et Constantin VI. Surtout, il omet de préciser que tout ce passage ne se comprend que parce qu'il a marié son propre fils Romanos à Berta de Tuscia, fille du roi Hugues².

On en peut pas vraiment parler d'exhaustivité. Faut-il s'étonner de ne pas trouver mentionner non plus le bref mariage de sa demi-sœur avec le malheureux Louis III ? Anna et sa mère étaient mortes avant la naissance de Constantin. Louis III avait disparu de la scène politique avant sa naissance également. Léon VI, père d'Anna et de Constantin, était mort alors que Constantin n'avait que sept ans. Il n'est pas certain du tout, compte tenu de ses autres lacunes, que Constantin ait connu cette union, dont tous les protagonistes avaient disparu avant qu'il vienne au monde ou durant sa tendre enfance. Mais en aurait-il été informé, il n'est pas surprenant de ne pas la voir mentionnée. Cela eût été maladroit, dans un chapitre consacré à justifier le mariage de son fils avec une princesse occidentale et, vantant en conséquence la grandeur des Francs et les bons auspices des unions franco-byzantines, de rappeler cet épisode malheureux et éphémère de la diplomatie byzantine. Autrement, le rappel des fiançailles d'Anna, au même titre que celles de Rotrude, même restées lettre morte, auraient été les bienvenues dans son argumentation. Soit, il ne les a pas rappelées parce qu'il ne les connaissait pas ou les avait oubliées. Soit, à l'inverse, le silence de Constantin au sujet d'Anna, est de même nature que celui concernant Berta et Romanos ou Rotrudis et Constantin VI. Il y fait référence implicitement à propos des relations matrimoniales naturelles entre Francs et Byzantins, sans qu'il soit besoin de préciser.

Dans tous les cas, l'absence de référence au mariage d'Anna s'inscrit dans une logique cohérente de ce passage et peut être mise en parallèle avec l'absence de référence à deux unions ou projets d'unions similaires, quelle que soit l'explication que l'on donne à ces absences, ignorance ou omission volontaire.

Voilà pour le premier passage. Passons au second. Il est clair à la lecture de ce texte que la généalogie réelle des princes francs n'était guère familière à Constantin Porphyrogénète. Il affirme que le roi Hugues était le fils d'Adalbert et de Berta, Adalbert étant lui-même le fils de Lothaire. Or, Hugues était beau-fils, non le fils

¹ *Supra*, p. 214, n. 1. Voir aussi le commentaire de R. MACRIDES, 1992, p. 267-8.

² Sur cette union, voir notamment Liutprand, *Antad.*, V, 20.

d'Adalbert, et il était le petit-fils maternel, non paternel, de Lothaire. Enfin, Louis III était le petit-fils, et non simplement le parent, de Louis II, dont il n'est pas précisé, ce qui aurait pourtant aidé à la compréhension, qu'il était le frère de Lothaire.

On ne peut donc pas vraiment faire reproche à Constantin d'avoir négligé de rapporter le mariage de sa demi-sœur avec Louis III dans un paragraphe consacré au roi Hugues où il omet de mentionner que la fille de celui-ci a épousé son fils, ni de s'être montré peu précis sur la généalogie de Louis quand il commet au moins trois erreurs importantes dans celle de Hugues. Quant à rappeler, au passage, que ce Louis vaincu, dont Constantin ignore même les couronnements royal et impérial, avait été le candidat de Byzance, et au minimum, le fiancé, si ce n'est même le mari, de sa demi-sœur, c'est une aberration dont Constantin c'est à juste titre dispensé, dans l'hypothèse encore une fois où il avait connaissance de cette union.

III) Liutprand

Liutprand est né vers 920, et alla à Byzance pour la première fois en 949. Il commença à rédiger l'*Antadoposis* en 958. Il y consacre quelques pages à raconter les mésaventures de Louis III en Italie, mais sans rien dire de son union byzantine.

Liutprand, *Ant.*, II, 32-41 :

« Les Italiens ... invitèrent un certain Louis, un homme d'origine bourguignonne, à venir les trouver pour ôter le trône à Bérenger et saisir le pouvoir pour lui-même (c. 32) ... A l'instigation de ses compagnons et de quelques autres Italiens, le susnommé Louis vint en Italie. Aussitôt que Bérenger fut informé de son approche, et quand Louis vit l'immense armée de Bérenger et la faiblesse de sa propre troupe, il fut saisi de terreur et jura sous la foi du serment de ne plus jamais revenir en Italie, pourvu qu'on le laisse repartir sans mal (c. 35) ... mais après quelque temps ... les princes d'Italie invitèrent à nouveau Louis à réclamer le trône. L'ambition de Louis lui fit oublier son serment et il revint à toute hâte (c. 36). Bérenger, voyant que Louis était soutenu à la fois par les princes d'Italie et ceux de Toscane, se réfugia à Vérone. Toutefois, Louis, avec l'aide des Italiens, ne cessa de le poursuivre, et finalement l'expulsa même de Vérone et conquit la totalité du royaume (c. 37). Après cela, il sembla à Louis que, puisqu'il avait vu toute l'Italie, il pouvait désormais se rendre en Toscane (c. 38) ... Mais Adalbert de Toscane renonça à son alliance avec Louis et convainquit les autres princes d'en faire autant. Aussi, lorsque Louis revint à Vérone après son voyage, il y prit ses quartiers d'hiver sans se douter du danger. Mais Bérenger se débarrassa des gardes de la ville durant la nuit et franchit les portes avec une troupe de compagnons résolu (c. 39) ... Louis, alarmé par le bruit et les clameurs des soldats, se réfugia dans l'église ... un soldat ... désigna la retraite de Louis, et celui-ci fut capturé et mené devant Bérenger, qui le toisa ainsi : 'Combien de temps, Louis, abuseras-tu de notre patience ? ... Tu m'avais juré de ne jamais remettre le pied en Italie. J'épargnerai ta vie, néanmoins, parce que je l'ai promis au soldat qui t'a livré, mais j'ordonne, et j'insiste, pour que tu sois privé de la vue. Ses ordres furent exécutés ; Louis fut aveuglé et Bérenger redevint maître de son royaume (c. 41) ».

On voit que Liutprand ne dit rien de personnel sur Louis. Il ne le connaît que comme « un certain Bourguignon »¹ et ne cite aucune de ses alliances. Il feint même d'ignorer que lors de sa première tentative, Louis a été couronné roi à Pavie le 12

¹ Liut., *Ant.*, II, 32 : « quendam, Burgundionum sanguine genitum ».

octobre (?) 900 et empereur à Rome, en février 901¹. Peut-on sérieusement reprocher à Liutprand de n'avoir pas connu le mariage éphémère de Louis avec Anna qui dura au mieux de 900 à 903, et de négliger de mentionner le fruit obscur de cette union ? Au pire, le silence de Liutprand serait préjudiciable, non à l'hypothèse sur la naissance de Charles Constantin, mais à la généalogie supposée d'Anna, l'épouse de Bérenger. C'est la seule chose dont il aurait pu éventuellement parler dans ce contexte de façon assez naturelle. Il ne le fait pas. Quelles qu'en soient les raisons, doit-on nécessairement conclure qu'elles sont dirimantes ? Il n'a pas tout dit des relations complexes entre les protagonistes, et ne dit strictement rien des mariages de Bérenger. Son silence n'aurait eu de poids que s'il avait parlé par ailleurs de Louis III après 905 ou d'Anna, seconde épouse de Bérenger. Comme ce n'est pas le cas, on ne peut rien en déduire.

Pour être exact, il faut préciser qu'en réalité, conscient de ces lacunes, O. Kresten renverse la proposition. Ce qu'il se demande, c'est : 'Louis peut-il réellement être le mari d'une princesse byzantine si Constantin Porphyrogénète et Liutprand ne disent rien, ou si peu et si mal, de Louis ?'.

On répondra par l'affirmative sans hésiter. Pour plusieurs raisons. D'abord, on a vu que l'un comme l'autre, ils ont pu ignorer l'existence de cette union éphémère et sans fruits² dont tous les protagonistes étaient décédés un demi-siècle plus tôt. Mais l'auraient-ils connue qu'on ne doit pas s'attendre encore à ce qu'ils en parlent. Pour les deux auteurs en effet, on pourrait se poser la même question à propos de la dignité impériale de Louis et pas seulement de son mariage. Auraient-ils pu taire, voire même nier, que Louis a été empereur ? La preuve que oui, puisqu'ils le font pas et que Louis a bien revêtu le titre impérial. Le grand tort de Louis c'est d'avoir été définitivement vaincu et ni ses amis ni ses ennemis n'avaient de raisons de s'étendre sur ses titres de gloire. Ainsi va l'Histoire. Quant à savoir si Constantin Porphyrogénète pouvait être si mal renseigné sur la famille du mari de sa demi-sœur, on n'a qu'à voir les erreurs graves qu'il fait sur les proches parents du beau-père de son fils pour être édifié.

Voilà pour le véritable poids du silence des sources. Que reste-t-il à l'arrivée ? Il s'explique dans tous les cas de façon assez logique et il faut se garder d'y accorder une trop grande importance. Mais si on voulait encore contester la valeur de l'argumentation développée ci-dessus et trouver une faille majeure dans sa logique, cela ne rendra pas

¹ R. POUPARDIN, 1901, p. 170-1.

² Charles Constantin est insignifiant.

plus performant l'*argumentum a silentio*. Les sources byzantines ne disent rien du mariage obscur, éphémère et malheureux d'Anna, princesse sans éclat d'un prince sans pouvoir ? Et alors ? A qui s'en étonnerait, il suffirait de rappeler que pas une seule source byzantine ne mentionne la princesse Théophanô, devenue impératrice d'Occident par son mariage avec Othon II en avril 972 et personnage d'une importance autrement plus considérable¹. Aucune source byzantine contemporaine non plus ne parle du mariage d'Anna, sœur de Basile II, avec le prince russe Vladimir, fondateur de la puissance russe² ou du mariage d'Eudokia Komnena, « l'impératrice des troubadours » avec Guilhem de Montpellier³, et peut-être d'autres encore⁴.

Si ces princesses n'ont pas trouvé d'écho chez les Byzantins, qui pourrait encore arguer de l'oubli dont a souffert la petite Anna ? Quant au silence des historiens latins, il ne vaut guère plus. Aucune chronique ne dit plus rien du malheureux Louis III après son aveuglement et sa déchéance en 905⁵. Seuls quelques actes émanés du comté qui lui fut laissé à Vienne attestent encore de son existence de loin en loin, et sa disparition même ne se déduit que de la mention à partir de 928 de son successeur⁶.

Pour finir, si on résume maintenant l'argumentation développée par O. Kresten, on voit que ses objections au mariage effectif d'Anna avec Louis III, en dehors des erreurs de ses devanciers⁷, reposent principalement sur le silence des sources, et, accessoirement sur les points suivants :

- Léon VI n'a jamais été l'amant de Zôé et leur fille Anna est donc née après leur mariage en avril/juillet 898 ;
- Anna est encore à Byzance en 905/912, et il y est enterrée ; elle n'en est donc probablement jamais partie ;

¹ Ce silence des sources a été souligné à diverses reprises, cf. par exemple, K. LEYSER, 1995, p. 18 ; J. HERRIN, 1995, p. 65.

² Ce silence est noté par A. VASILIEV, 1951, p. 236. Seul Skyl., c. 46 (p. 367 THURN = p. 305 CHEYNET-FLUSIN), se borne à signaler, en passant, la mort d'Anna, sœur de Basile II et veuve de Wladimir de Russie. Même pas une phrase complète sur cette union d'une importance considérable. Vingt ans après Thietmar de Mersbourg ne connaît ni le vrai nom ni le destin exact de la princesse (qu'il appelle Hélène) : C. ZUCKERMAN, 2000b, p. 651-2. Sur les mariages et les enfants de Wladimir (dont aucun ne semble né d'Anna), voir en dernier lieu W. K. HANAK, 2005, p. 108-110.

³ Silence noté par S. de VAJAY, 1982, p. 321.

⁴ Ainsi, A. SETTIA, 1998, p. 28-30, suggère que la princesse « Felicita (il s'agit évidemment d'un nom de religion), fille de l'empereur », et abbesse du monastère S. Felice de Pavie, après son projet d'union avortée n'était pas, comme on le croyait jusqu'alors la fille d'un empereur germanique, mais au contraire la fiancée d'Otton III et la fille (ou la proche parente) d'un empereur byzantin. Voir aussi G. FORZATTI GOLIA, 2004, p. 11-2.

⁵ Voir R. POUPARDIN, 1901, p. 190.

⁶ *Id.*, *ibid.*

⁷ Les principales erreurs des tenants du mariage sont les suivantes :

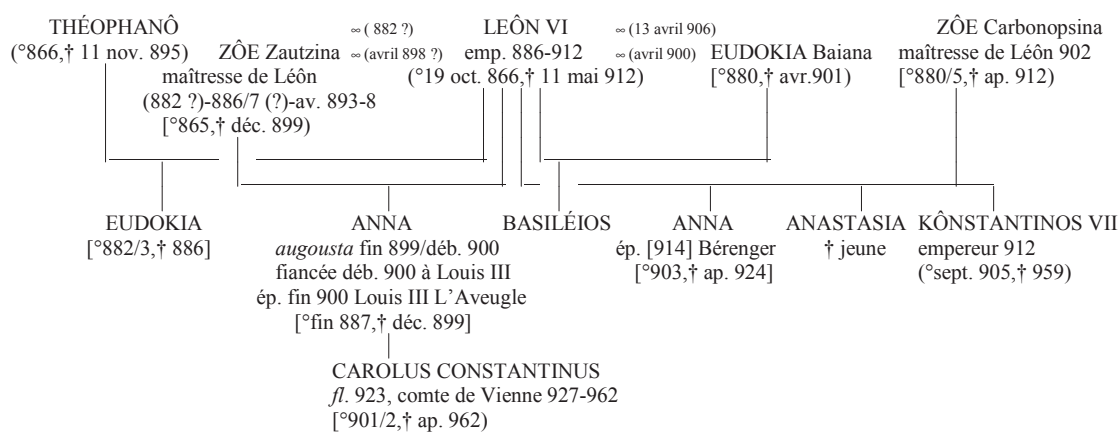
- une chronologie défectueuse ou fluctuante (C. PREVITE-ORTON, 1914, place le mariage de Léon VI et Zôé en 896) ;
- la croyance que la lettre de Nicolas le Mystique prouve le mariage (E. HLAWITSCHKA, 1976) ;
- la croyance que la bâtardise de Charles Constantin signalée par Richer s'accorde avec la généalogie d'Anna de Byzance (depuis C. PREVITE-ORTON, 1914) ;
- la mauvaise identification des porphyrogénètes Anna, Maria et Hélène citées dans une inscription de la Corne d'Or en 905/912 (G. KOLIAS, 1953 ; W. OHNSORGE, 1958) ;
- la croyance que le second nom de Charles Constantin est un nom de baptême (R. POUPARDIN, 1901) ou un « sobriquet » (C. PREVITE-ORTON, 1914) ;

- Charles Constantin était certainement, au dire de Richer, issu d'une concubine de son père, ce qui exclut que sa mère ait pu être une princesse byzantine ;

Aucun de ces arguments n'a la moindre force :

- Le témoignage de Richer est mal interprété et l'auteur ne dit rien en réalité sur l'origine maternelle de Charles Constantin ;
- il est absolument certain que la princesse Anna enterrée à Byzance n'est pas la fille de Léôn VI et de Zôé Zautzina, et il est fort probable que la princesse Anna mentionnée en 905/912 est la sœur, non la fille de Léôn VI ;
- que Léôn VI n'a jamais été l'amant de Zôé, c'est O. Kresten qui l'affirme. La femme et le père de Léôn pensaient, eux, qu'ils étaient amants, et leur avis vaut bien celui d'un historien du XXI^e siècle. Skylitzès, au XI^e siècle et Zonaras, au XII^e siècle, affirment également qu'ils étaient amants. La *Vie d'Euthyme*, contemporaine, témoigne de l'amour profond de Léôn VI pour Zôé, prêt à se séparer de son épouse légitime pour épouser Zôé. Les chroniqueurs du milieu du IX^e siècle signalent avant 893 la promotion de Zaoutzès dû à l'amour de Léôn pour sa fille et précisent qu'en 894/5, Zôé dormait aux côtés de Léôn ;
- enfin, on peut montrer que le silence de Nicolas, Constantin Porphyrogénète et Liutprand est bien naturel dans ce cas, et habituel de toute façon.

A l'inverse la réalité du mariage s'appuie sur l'ononastique tout à fait extraordinaire et extrêmement significative de Charles Constantin, preuve autrement plus convaincante que l'*argumentum a silentio*. Le *stemma* suivant se laisse donc dessiner :



Pour finir, on donnera un *stemma* complet de la dynastie macédonienne qui reprend l'ensemble des points évoqués ci-dessus¹.

¹ Ce *stemma* a été publié, à quelques petites variantes près, dans J.-C. CHEYNET-B. FLUSIN, 2004, p. 431. J'y ai notamment ajouté le prince Léôn, fils inconnu de Constantin VII Porphyrogénète, né en 939 et mort avant 945, dont l'existence a récemment été mise en évidence par T. PRATSCH, 2005b.